

Shakespeare met à nu la tyrannie

Grand spécialiste américain des tragédies de Shakespeare, Stephen Greenblatt décrypte la fascination pour les tyrans. Entretien.

Propos recueillis par Yoann Duval

Comment naissent les tyrans ? Comment accèdent-ils au pouvoir ? Où se niche le populisme ? Professeur de littérature à l'université américaine de Harvard, prix Pulitzer de l'essai en 2012 pour *Quattrocento*, Stephen Greenblatt propose dans son dernier ouvrage, *Tyrans**, une relecture des pièces dramatiques de William Shakespeare à l'aune des problématiques contemporaines.

l'express Vous êtes l'un des meilleurs spécialistes de Shakespeare. Votre livre, bien qu'il résonne habilement avec l'actualité, reste avant tout le travail d'un universitaire qui nous offre, avec brio, une exégèse majeure de l'œuvre du dramaturge anglais. Comment décririez-vous les caractéristiques communes des tyrans qui parcourent les pièces comme *Le Roi Lear*, *Jules César*, *Macbeth* ou *Richard III* ?

Stephen Greenblatt Du point de vue de leurs personnalités, ils se distinguent tous par une estime de soi illimitée, une indifférence ou une hostilité à la loi, un plaisir à infliger une douleur, un désir compulsif de dominer. Le tyran par excellence est pathologiquement narcissique et extrêmement arrogant. Il a un sens grotesque du droit, ne doutant jamais de pouvoir faire ce qu'il veut. Il attend une loyauté absolue mais est incapable de reconnaissance. Selon Shakespeare, ces traits de caractère a priori repoussants peuvent s'épanouir en raison d'une fragilité institutionnelle ou d'une collaboration active et mortifère des élites politiques.

E Conception antidémocratique du pouvoir exécutif omnipotent, restriction des droits civils et politiques : comment lisez-vous l'ascension des démocrates illibéraux - Erdogan, Salvini, Orban, Poutine - partout dans le monde ?

S. G. Nous avons peu de recul historique pour livrer une analyse exhaustive. On aurait pu penser que les catastrophes déclenchées par Hitler et Mussolini auraient endormi ce démon pendant au moins un siècle. Pourtant, nous sommes maintenant en mesure de dresser une liste de plus en plus longue de tyrans autoritaires et hypernationalistes. Le triomphe du capitalisme mondialisé et de ses maux - l'inégalité croissante des revenus, la recherche impitoyable d'une main-d'œuvre à moindre coût et la migration de masse qui en découle - contribue à l'affaiblissement des normes démocratiques et à la montée des autocrates. Mais je crains que leur origine ne se situe à la fois dans la nature humaine et dans des circonstances locales. Certaines des qualités les plus utiles aux sociétés - ambition, courage, dureté, détermination - sont également intrinsèquement dangereuses. Le personnage shakespearien le plus proche de ces dérives reste Coriolan, à la fois sauveur de Rome et son ennemi mortel.



Stephen Greenblatt loue « la critique sous couvert d'esthétique ».

E Comment un peuple peut-il glisser consciemment dans ce genre de régime ?

S. G. On trouve dans chaque pièce de Shakespeare un chemin différent pour arriver à un régime tyrannique : une figure impitoyable qui se lève en assassinant le dirigeant légitime ; ou un dirigeant légitime qui devient progressivement ou soudainement instable et autocratique ; ou - l'un des cas les plus intéressants - un tyran qui est élu. Shakespeare a associé ce dernier cas au populisme déchaîné et au « nativisme », à la manipulation de l'Eglise, à des rumeurs de menaces militaires et à la fraude électorale.

E Qu'en est-il des gens ordinaires ?

S. G. Il y a ceux qui se refusent à croire que le tyran est aussi mauvais qu'il semble l'être. Ils savent qu'il

est un menteur pathologique et voit parfaitement qu'il a fait telle ou telle chose, mais possèdent un étrange penchant pour l'oubli, comme s'il était difficile de se rappeler à quel point il était affreux. Ils sont comme attirés par la normalisation de ce qui n'est pas normal. Il reste ceux qui n'oublient pas que le tyran est un être misérable, mais croient néanmoins que tout va continuer comme avant. Ils se persuadent qu'il y aura toujours suffisamment de bon sens pour que les promesses soient tenues, les alliances, honorées et les institutions, respectées. Il y a aussi ceux qui se sentent effrayés ou impuissants face à l'intimidation et à la menace de la violence. Sans oublier ceux qui pensent qu'ils garderont une longueur d'avance sur la vague du Mal ou, cyniquement, qu'ils en tireront profit. Enfin, il y a une foule hétéroclite de personnes qui exécutent les ordres à contre-cœur, avec pour seul désir d'éviter les ennuis.

E Le monde est saturé de bruit, d'infox, de narcissisme, de paranoïa, d'ambitions ou encore de virilité. L'accélération du monde et l'accumulation d'intérêts particuliers peuvent-elles expliquer l'arrivée au pouvoir de ces tyrans ?

S. G. Je pense que les réseaux sociaux ont aujourd'hui moins pour effet de dissoudre les communautés que de former des communautés de même opinion – des groupes dont la vision uniforme du monde, constamment renforcée, est à l'abri du doute, de l'ambiguïté ou de la nuance. Les pièces de Shakespeare évoquent la possibilité d'un antidote à un tel rétrécissement. Prenez *Jules César*, par exemple : la foule est incitée à ne pas adopter un point de vue unique excluant tous les contre-arguments, mais à réfléchir avec une complexité toujours plus grande aux conséquences de chaque ligne de conduite. C'est comme si Shakespeare pensait que, face au danger, la sécurité ne se nichait pas dans la solidarité rassurante des médias sociaux d'aujourd'hui, mais dans une intelligence accrue. Utiliser le passé pour critiquer

le présent : c'est exactement ce que Shakespeare a fait pour déjouer la censure de son temps.

E Comment pouvons-nous, aujourd'hui, sortir de ces dictatures contemporaines, que Raymond Aron appelait les « machiavélismes modernes » ? Partout, les chevaliers de la transparence, tels Assange, ou Snowden, sont poursuivis. Que pensez-vous des efforts déployés par les lanceurs d'alerte pour dénoncer les systèmes illibéraux ou les démocraties abîmées ?

S. G. Julian Assange, qui semble avoir été l'agent de prédilection des Russes contre Hillary Clinton, ne me semble guère un modèle de transparence. Je ne sais pas du tout quelles étaient les motivations d'Edward Snowden, mais ce n'est pas un hasard s'il vit maintenant en exil. Shakespeare, en tout cas, joue d'une tactique bien différente. Il ne pouvait dénoncer directement des personnages ou des événements de son temps. Il a utilisé la ruse pour naviguer parmi les censeurs qui ne lisent pas entre les lignes ou choisissent de le laisser impuni. Même pendant les émeutes de Soweto, le régime d'apartheid sud-africain ne voulait pas être vu en train de censurer une pièce de Shakespeare et a donc autorisé Othello à embrasser Desdemona, en



Autocrate Coriolan, « à la fois sauveur de Rome et son ennemi mortel ». Ici, par Giambattista Tiepolo (1696-1770).

public. La critique sous couvert d'esthétique est considérée comme une tactique sûre – puisque les œuvres d'art sont supposées se situer hors du champ du sérieux – et fonctionne comme une frontière invisible envers ce qui serait perçu comme dangereux. L'important est que toutes les parties gardent l'écran de fumée intact. Shakespeare n'a jamais ou presque déchiré cet écran.

E C'est ce stratagème que vous utilisez dans *Tyrans* pour dénoncer Donald Trump... Vous ne le nommez jamais, mais tout le livre ne parle que de lui. Faut-il y pressentir plutôt un Richard III, un Macbeth ou un Coriolan ?

S. G. Le passé se répète, mais jamais de la même manière. J'écris à propos des dirigeants

catastrophiques de Shakespeare, qui vivaient il y a plus de quatre cents ans. Si ses œuvres nous parlent aujourd'hui, tant mieux, mais je ne ressens aucun besoin de nommer l'un de nos leaders contemporains. La démagogie, le mensonge compulsif, les atteintes à la liberté d'expression, le narcissisme, la misogynie et les brimades sont tous des traits caractéristiques de Richard III. Vous pouvez tirer vos propres conclusions quant à celui, dans notre monde politique actuel qui incarne le mieux ces spécificités.

Q Vous avez commencé à écrire *Tyrans* avant la prise de pouvoir de Donald Trump. Pensez-vous que votre livre a été prémonitoire ?

S. G. Malheureusement, oui.

Q Diriez-vous que le théâtre élisabéthain a été une arme contre l'autoritarisme ? A-t-il annoncé les prémices d'un proto-régime démocratique ?

S. G. Shakespeare n'a pas accès à la notion de démocratie constitutionnelle libérale et s'inquiète de la facilité avec laquelle les masses peuvent être manipulées. Chose que, en tant qu'auteur dramatique, il comprend, pour ainsi dire, de l'intérieur. Les personnages de ses œuvres que j'admire le plus, comme Cordelia et le comte de Kent dans *Le Roi Lear* ou les serviteurs Camillo et Paulina dans *Le Conte d'hiver*, ne portent pas l'épée et n'énoncent pas des positions idéologiques ; ils méprisent la cruauté et l'arbitraire, et parlent avec courage, détermination et amour.

Q Quel regard portez-vous sur la prochaine élection présidentielle américaine ?

S. G. Je m'en méfie. Rappelez-vous, en 2016, Donald Trump a gagné sans le vote populaire – Hillary Clinton le surpassait de près de 3 millions de voix. Pourtant, les défauts de la démocratie américaine lui ont permis de s'installer à la Maison-Blanche. Il pourrait bien parvenir à y rester. Mais je garde espoir. Pour ceux qui n'ont toujours pas eu la chance de lire Shakespeare.

Q Par quelle œuvre faut-il commencer ?

S. G. Je suggère *Hamlet* ou *Le Roi Lear*. Le premier a contribué à façonner notre notion moderne d'intériorité. Le dernier, lui, s'attaque simultanément à plusieurs problèmes contemporains : le statut social des personnes âgées et la crise provoquée par un dirigeant qui agit impulsivement et irrationnellement.

**Tyrans*. Shakespeare raconte le XXI^e siècle, par Stephen Greenblatt (éd. Saint-Simon).



LE BILLET
D'ALEXIS LACROIX

Foi de Macron

Cela dure depuis deux ans : les esprits les plus affûtés trébuchent sur le rapport au fait religieux de l'actuel hôte de l'Élysée. En matière théologique, le « signifiant » Macron affole et surmène les meilleurs radars.

Et pour cause : tout en renonçant à un « toilettage », un temps évoqué, de la loi de 1905, et en calmant le jeu avec les milieux laïques révoltés par ses transgressions, l'ancien assistant particulier de Paul Ricœur s'est évertué, comme dans le fameux discours des Bernardins, à exalter la positivité des religions. A renarcissiser les croyants. D'où la valeur de l'enquête intellectuelle et politique conduite par Salomon Malka. Pendant près de deux ans, l'écrivain, qui fut l'ami d'Emmanuel Levinas, a écouté Macron, soupesé au trébuchet ses prises de position. Il en ressort un portrait kaléidoscopique assez captivant.

La ligne présidentielle est complexe mais, en vérité, plus précise qu'il n'y paraît. Le grand rabbin de France, Haïm Korsia – que Jacques Chirac nommait affectueusement « Rabbino » –, livre une clef du mystère Macron : « C'est un homme espérant, explique-t-il. Croyant ? Je ne suis pas expert, je dirais qu'il est en recherche de profondeur, qu'il éprouve le besoin de la transcendance, qu'il veut donner du sens à ce qu'il fait, que cette quête définit chez lui le politique. » Cet élan philosophique ou métaphysique, cette aspiration à s'échapper de l'horizontalité de l'existence sont certainement à l'origine de son plaidoyer déjà ancien en faveur de l'interprétation donnée par Aristide Briand de la laïcité, dispositif d'« apaisement » – et non de « combat ». Et ils expliquent sans doute aussi que, en matière de religion, le chef de l'État assume, depuis ses premiers jours à l'Élysée, un risque, forcément très élevé : celui de l'ambiguïté.

Dieu, la République et Macron. Cuisine et confessions, par Salomon Malka (éd. du Cerf).